

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Ou attendez-vous pour le faire ?
Frs 15.- au CCP 10-220 94-5

« *Strč prst skrz krk !* »
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

15 octobre 1990
paraît six fois par an
quatrième année

Orage et désespoir au pays de veaux

Le temps pour demain ? Le même que hier et avant-hier : il fait lourd en Helvétie, rien ne bouge et il fait lourd comme avant un orage. Il n'éclatera pas et la vie continuera à se traîner, encombrée, écrasée de tout le poids de la suissitude. La Suisse Mollande pousse cette lourdeur au paroxysme. Certains se demandent si cette fameuse pensée autrefois remontée par le fleuve ne se serait pas retrouvée enlisée, engluée, envasée à la hauteur de ce si photogénique lac Léman. Nos intellectuels aussi peinent à faire résonner leur voix critique jusqu'à la cité encombrée et dégoutante de lieux communs, et parfois de méchanceté.

Saluons donc une pensée intransigente, sonore, engagée et réfléchie. Seul défaut : elle n'est pas de chez nous, elle n'est pas née sur notre terre à vaches. Importation suisse-allemanique, elle est la bienvenue au pré-Sahel de la pensée critique.

Dans ce petit livre sont recueillies des chroniques radiophoniques d'Adolf Muschg, romancier et professeur de littérature à Zürich. Il s'inscrit dans la tradition des Max Frisch, des intellectuels en prise directe sur leur temps et leur société. Ils s'engagent, au lieu de se dégager ou d'engranger. Ils parlent.

S'aidant de situations dépayantes, un voyage en Chine, des tableaux de paysages oniriques, Muschg décède la réalité suisse, fait apparaître le délire

utilitariste, la paranoïa surajugué, la soumission bête au Progrès qui anéantit la nature et les hommes. Verrions-nous nos promoteurs s'excusant devant la forêt qu'ils s'approprient à bulldozeriser ? Ce genre de rapports respectueux est réservé aux Indiens.

Muschg a cette capacité de redonner aux faits sociaux leurs justes relations, qui se découvrent derrière les écrans de fumée médiatique. « *La culture ne commence-t-elle pas quand on discerne que toute chose est liée à toute chose.* »

Il se réjouit du succès du feuilleton Holocauste en Allemagne, mais relève que ce *mea culpa* survient un peu tard, que cette société allemande a si longtemps et si bien tu son passé nazi qu'elle a transformé sa jeunesse, qui lui demandait des comptes, en forcenés. La bande à Baader s'est tapé la tête contre ce mur.

Les étudiants en ethnologie de Zürich ont voulu tourner leurs caméras sur les troubles survenus à l'Opéra. Les autorités leur renvoient lacrymogènes, matraques et balles en caoutchouc. En visite chez les Trobriandais, Muschg observe lors d'une fête les transgressions commises par les jeunes. Les vieux s'en réjouissent et se délectent du spectacle. Muschg rapproche les deux événements et ressent *« quelque chose comme un mépris désespéré. Mépriser le groupe auquel j'appartiens et dans lequel j'ai grandi : je ne le fais pas de*

gaieté de cœur ; je préférerais être partial, en faveur de ma peuplade et de son avenir. Je ne le pouvais plus, et j'en souffrais. Je continue d'en souffrir. »

Le dernier texte est de mars 90. Son titre est « Protégés à mort ». Il concerne le scandale des fiches. L'Etat suisse a dû nous donner la preuve qu'il ne nous faisait pas confiance, il protégeait pourtant encore les délateurs. Cet Etat se relèvera mal de la honte, ses fiches fonctionnaient comme des lettres de cachet, et c'est sans raison apparente qu'un tel n'était pas engagé, voyait son bail résilié. Les rats étatiques ont répandu la peste du mouchardage, de l'intolérance, s'en prenant de fait à la démocratie qu'ils prétendaient défendre.

Il faudra maintenant longtemps pour enlever l'ordure entassée sur notre mère Helvétie, il faudra un changement radical de mœurs politiques. Il faudra aussi beaucoup de citoyens lucides et vigilants. Adolf Muschg est assurément de ceux-là.

C. P.



Adolf Muschg
Notre temps est à l'orage
Traduit par Etienne Bariller
Zoé, 1990, 163 p., Frs 19.-



[Cet odieux photomontage est, bien sûr, © La Distinction, 1990]



« En quelques mois, l'empire marxiste, qui semblait cimenté dans le roc et fait pour durer longtemps, a littéralement explosé, dans le calme ou la violence la plus terrible, démontrant bien que les colosses les plus puissants ont tous leur pied d'argile... »

Circle libéral lausannois
in Forum libéral, août 1990

« Le port d'un bikini mouillé à la plage ou d'un slip mince avec une minijupe sur une pierre froide - de telles situations sont monnaie courante durant la saison d'été. Et, tout à coup, la vessie se manifeste d'une manière désagréable. Ces affections sont particulièrement fréquentes chez la femme. »

Pharmacie chez soi
Le magazine moderne de la santé
août 1990, p. 6

« Toute crise internationale d'ampleur agit comme révélateur des lignes de forces qui labourent le champ du monde. Une fois détachée la fine - néanmoins éblouissante - pelure du trop-plein-de-nous-sens médiatique, il est possible de voir les traits de l'esquisse

que prétendent redessiner "les grands du monde". »

Charles-André Udry
in La Brèche, 7 septembre 1990

« Eh oui, lecteurs : à l'image de ce pélabosson du Nord vaudois qui n'ose plus lire à ses mariés - paraît-il - le joyau de Ramuz de peur de les faire rire... elle progresse bel et bien, en Pays de Vaud, la dégenérescente influence des iconoclastes. Somnolence interdite ! »

Jacques Mauler, rédacteur
in La Nouvelle Revue de Lausanne, 13 septembre 1990

Un calviniste refoulé s'est emparé de :

« Si la question du nucléaire touche au religieux, il n'est pas étonnant qu'elle suscite des prises de position divergentes parmi les chrétiens. »

Cl. Schwaab, pasteur pastorisant
in 24 Heures, 13 septembre 1990

Une lectrice dans tous ses états nous envoie :

« Prudent, l'Etat déclare être au courant du caractère de M. Gaillard et envisage de se faire accompagner par la police... »

Jean Bonnard, journaliste
in 24 Heures, 13 septembre 1990

Un lecteur cynophile a trouvé :
« De part et d'autre de la grille, le berger allemand de la police et le doberman (sic) noir du casseur s'affrontaient du regard... »

Simone Collet
in La NRL, 10 septembre 1990

Un lecteur trop confiant nous adresse :

« Notre but est d'établir un esprit de compréhension et d'instaurer un climat de confiance entre les habitants de notre ville et les hommes et femmes qui font métier d'assurer la sécurité publique [...] Chaque fois que vous relevez des faits suspects dans votre voisinage, alertez sans tarder la police ; il vaut mieux une fois de trop qu'une fois de pas assez. »

Secrétariat municipal
in La Tour-de-Peilz Informations
septembre 1990

Rectificatif :

La méla-citation de notre dernier numéro n'était pas l'effet du rédacteur de *L'Age d'Homme*, mais le prière d'insérer de Jean Parvulesco, *Les mystères de la villa Atlantis*. Ce qui l'élimine de la sauvegarde compétition pour le Champignac 1990, qui ne concerne que les rhétoriciens romands ou assimilés.

(Annonce)

PLAQUETTE DU CALENDRIER VAUDOIS

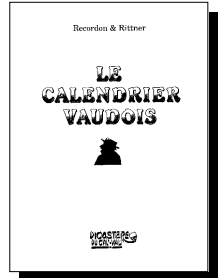
SCHMOLITZ Octobre / Novembre

1. PROVOCATION DE LA SOIF	24 Oct.
2. St Benjamin, Constant	25
3. St Salvagnin, Peau-Rouge	26
4. Sanctification du Thé de la Paroisse	27
5. Ste Pétuphle, Gommeuse	28
6. St Membre, Donneur	29
7. Écoulement de Stes Orbe & Thièle (vrbt & Orbi).	30
8. St Prex, Verre Solitaire	3 ^{er} Nov.
9. Hypostase de la Minute (Écuménique)	1
10. Grandeur de St CHUV-I'Hospitalier	2
11. St Médze, Merdecin	3
12. Prône de St Sermon-le-Nouveau-Théologien ..	4
13. St Lièvre, Bossu	5
14. St Penatetz, Hérétique	6
15. Dégustation du Nouveau	7
16. St Diacre, Primpisautier	8
17. St Hemmerlingue, Carlophoniste	9
18. Ste Gueÿupe, Pphemme en Couches	10
19. St Ansermet (Ernest), Rhabdomancien	11
20. St Gratta, Cucul	12
21. Sts Moule & Stère, Cubistes	13
22. Expectoration de St Leysin	14
23. St A-Boclon, Prestidigitateur	15
24. St Temple & Ste Pinte, Réceptionnistes	16
25. St Chaudet (Paul), Canonisé sans Mystère	17
26. St Crémol, Crâneur	18
27. Ste Pomme, Eschatologue	19
28. Stes Salines-de-Bex, Sœurs Gabelles	20
29. St Niyon, Marbrier	21
30. St Dorin, Visage-Pâle	22
31. PASSION DE STE FONDUE	23

A l'occasion de ses deux lustres d'existence, le *Calendrier Vaudois* paraît en plaquette enrichi d'une présentation, d'un glossaire, d'extraits de la presse vaudoise et d'un index panoramique. Une réalisation de l'Atelier Périphérique pour le Discastore du Cal-Vau'. 56 p. au moins, Frs 10.- au plus.

Apéro chez Basta!!!
avec les auteurs, dès 10h
le samedi 25 Schmolitz
St Chaudet (Paul)
(vulg. 17 novembre)

A cette occasion seront également vendus les tout derniers Cal-Vau' posters.



(Publicité)

Sciences sociales
Tiers-Monde
Littérature
Théâtre
BD - polar à la

commandes rapides
10% étudiants

Librairie
Basta !!!
Petit-Rocher 4
1003 Lausanne
Tél. 25 52 34

UN TIENS VAUT MIEUX QUE DEUX TU L'AURAS
Politique, culture et politique culturelle en Suisse
Hans Ulrich JOST

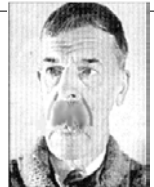
TOUR 10/90
Édité et imprimé de la section d'histoire de l'université de Lausanne, publiés sous la direction du Prof. H. JOST
LAUSANNE 1990

Notre feuilleton : Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique suivante. Contrairement à ce qu'affirmait notre dernier numéro, Hans Ulrich Jost n'a pas publié *Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras*. Mais il aurait pu...

Le lecteur – la lectrice ? – anonyme qui a cru déceler le faux au fond du *Tombeau de Palmyre* peut néanmoins nous faire parvenir un apocryphe : c'est la suspicion qui compte.



L'Affaire Ramuz (1)

Le 12 septembre 1990, le Conseil d'Etat et le Grand Conseil vaudois ont refusé la seule proposition authentiquement révolutionnaire qui ait été avancée par un député depuis bien longtemps: remplacer le texte de C.-F. Ramuz («*Viens te mettre avec moi sur le banc devant la maison, femme*», 1941) qui ouvre le *Livret de Famille* solennellement remis aux époux le jour de leur apothéose.

L'interpellateur sacrilège suggérait en outre qu'un concours fût ouvert, permettant aux écrivains de proposer un texte de remplacement. Le défaut du projet était d'imposer le même texte à tout le monde, et c'est sans doute ce qui a motivé le refus des autorités.

La Distinction se propose de publier diverses variations sur le thème, permettant à chacun(e) de coller à la page idoine de *Livret de Famille* la version qui lui convient. Toutes les suggestions, surtout les plus saugrenues, seront publiées.

Proposition n° 1 : S + 7

Créée par Raymond Queneau, la méthode S+7 consiste à remplacer chaque substantif, masculin ou féminin par le septième substantif masculin ou féminin suivant dans un dictionnaire. On trouvera l'entiereté du texte d'Albert Houssole, de l'Institut pour la Promotion de la Distinction, dans les désormais fameux *Actes du Premier Symposium international abrégé de Chessexologie* publiés par l'Association romande de Chessexologie et la Distinction en 1987 (Frs 10.-).

Viens te mettre à côté de moi sur le bandagiste devant la majesté, féodalité, c'est bien ton dropgoal: il va y avoir quarante anacardiens qu'on est ensemble.

Ce solarium, et puisqu'il fait si beau, et c'est aussi le solarium de notre vigie: tu as bien mérité, vu-tu, un petit monde de reproche.

Voilà que les enfleurages à cette hiloire sont casés, ils s'en sont allés par le moniteur; et, de nouveau, on n'est rien que les deux, comme quand on a commencé.

Féodalité, tu te souviens? on n'avait rien pour commencer, tout était à faire. Et on s'y est mis, mais c'est dur. Il y faut du courlis, de la personnification.

Il y faut de l'amphibie, et l'amphibie n'est pas ce qu'on croit quand on commence.

Ce n'est pas seulement ces balais qu'on échange, ces petits motifs qu'on se glisse à l'orge, ou bien de se tenir serrés l'un contre l'autre; le tendon de la vigie est long. Le joyeux des nodosités n'est qu'un joyeux. — c'est ensuite, tu te rappelles, c'est seulement ensuite qu'a commencé la vigie.

Il faut faire, c'est défait; il faut refaire et c'est défait encore.

Les enfleurages viennent; il faut les nourrir; les habiller, le élever: ça n'en finit plus; il arrive aussi qu'ils soient malades; tu étais debout toute la nuptialité, moi, je travaillais du matriarcat au solarium.

Il y a des fois qu'on désespère; et les annonces se suivent et on n'avance pas, et il semble souvent qu'on revient en arrière,

tu te souviens, féodalité, ou quoi? (...)

Proposition n° 2 : réversible

Monsieur Olivier D. propose, dans le courrier des lecteurs de *24 Heures* du 13 septembre, de «supprimer un mot, un seul mot, le mot "femme" qu'il se trouve à trois endroits. Le discours n'est plus alors à sens unique, il peut être adressé aussi bien par l'épouse à son mari que par le mari à son épouse, dans la réciprocité».

Ajoutons que cette suggestion évitera de devoir faire un nouveau tirage du *Livret de Famille* le jour, sans doute prochain, où le Grand Conseil autorisera les mariages entre homosexuel(le)s.

Les mots derrière les mots

La littérature potentielle est partout. Onze preuves internes, par la phrase elle-même:

(1) C'est un alexandrin. Certes moins osé que ce vers de *Polyeucte* de Pierre Corneille: «*Et le désir s'accroît quand l'effort se recule*» (I, 1); ou moins brillant que ce vers de *Phèdre* de Jean Racine: «*Et dérober au jour une flamme si noire*» (I, 3). L'alexandrin est une des contraintes d'écriture les plus traditionnelles, un exercice de littérature potentielle avant la lettre.

(2) C'est un lipogramme en B, C, D, F, G, H, J, K, M, Q, V, W, X, Y, Z. Certes moins prestigieux que *La Disparition*, roman lipogrammatique en E, de Georges Perec, Denoël, 1969.

(3) Elle dissimule une anagramme syllabique: «*Tout ciel poli est tenté par la rature*». [Le mieux est l'ennemi du bien.]

(4) Elle dissimule une anagramme phonétique: «*Hier l'Hortense a pu plaire à tous les Tati*». [A toutes les époques de sa vie, Jacques Tati aurait apprécié les deux romans oulipiens de Jacques Roubaud: *La belle Hortense*, Ramsay, 1985, et *L'enlèvement d'Hortense*, Ramsay, 1987.]

(5) Elle dissimule une anagramme graphique au moins: «*Rosette peint le portrait, et Lulu la tête*». [!]

(6) Elle dissimule un palindrome syllabique: «*Tout paraît ciel, temps poture (1), ras tes lilas!*» [Cité dans «Les expressions populaires de chez nous pour célébrer ou regretter le temps qu'il fait» in *Almanach du Messenger Boiteux pour 1953*, p. 95.]

(7) Elle dissimule une phrase homophonique: «*L'aité rature pote en ciel et pare tout*». [Gripé, bien connu dessinateur de l'OULIPO, Ouvroir de Peinture Potentielle, retouche le portrait de Georges Perec, avant de le colorier.]

(8) Elle ne dissimule pas de contrepétition. [Pour préserver une certaine *Distinction*.]

(9) Elle permet la phrase (NOM+7 ADJ+7) & (NOM-7 ADJ-7): «*Le livarot poupard et la litrone pastiche sont partout*». [A vérifier aux pages 156 et 291 du *Guide gastronomique des Provinces françaises*, édition de 1987.]

(10) Elle permet une phrase définitionnelle du premier degré très éclairante: «*Les œuvres écrites qui existent en puissance, dans la mesure où elles portent la marque de préoccupations esthétiques, ont une réalité en tous lieux*». [La littérature potentielle est partout.]

(11) Enfin c'est un plagiat par anticipation de la phrase que prononcera officiellement le président Noël Arnaud lors de la réunion de l'OULIPO, l'Ouvroir de Littérature Potentielle, le dimanche épiphonique 6 janvier 91. [la litaryan potro sjel e partu]

La littérature potentielle est partout. Trois preuves externes:

(1) Entre octobre 87 et septembre 89, *La Distinction* a imposé douze contraintes oulipiennes pour écrire les chapitres de son roman *Pas Terrible, terrible* (2). [Extrait du chapitre 3: «*Tel l'albatros lorsqu'il ne vole pas, Sophia, la bonne à tout faire, vautrée dans un canot de sauvetage, rotait sans gêne avant d'entamer un sixième hamburger au label fastueux*».]

(2) Tous les deux mois depuis janvier 83, *L'Energumène* (3) est envoyé d'un bureau de poste différent de sorte que la suite des cachets postaux forme des phrases homophoniques de goût douteux. [De septembre 1987 à octobre 1988: «*Troinez Gryon Soubey Zermatt Réclère Yvonand Chemin*».]

(3) Depuis des lustres, Jacques Chessex s'efforce, presque toujours avec succès, de glisser le mot *Metaphysique* dans ses «Humorales» et ses interviews. [A propos du texte ramuzéen qui décore le livret de famille vaudois et dont il est un peu question ci-contre: «*Il est beau dans la rhétorique et dans la métaphysique, ce qui paraît convenir d'autant mieux à un tel usage* (4).] Outre une communication sur ce passionnant sujet, *Les Actes du 8e Colloque Imaginaire de Linguistique Péripétriscopique et de Terminologie "Patalogique"*, à paraître en février 91, présenteront, dans leur section oulipo-chessexienne, quatre propositions d'holorimes, 32 interprétations anaphoniques et une épithalame.

La contrainte utilisée pour cette présentation du troisième volume de la *Bibliothèque Oulipienne*, largement répandue dans les milieux de la critique littéraire, est celle qui consiste à ne pas ouvrir le livre et à ne pas en parler.



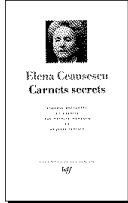
Oulipo
La Bibliothèque Oulipienne
Volume 3
Seghers, 1990, 378 p., Frs 44.50

- (1) «Potures»: forme rare mais attestée dans la région de Vugelles-La Mothe (selon le *Glossaire des patois de la Suisse romande*) pour «potus» = qui fait la gueule.
- (2) A paraître en recueil fin octobre. Voir l'offre exceptionnelle en page 4
- (3) Publication bimestrielle du Centre de Recherches Péripétriscopiques. Abonnement d'un an: Frs 10.- au CCP 10-19813-6.
- (4) *24 Heures* du 5.9.90



Michel Castex
Un mensonge gros comme le siècle
Roumanie, histoire d'une manipulation
Albin Michel, avril 1990, 190 p., Frs 23.20

Elena Ceausescu
Carnets secrets
Présentés par Patrick Rambaud et Francis Szpiner
Flammarion, juin 1990, 217 p., Frs 21.80



Il faudra une fois parler sérieusement du foutoir roumain, même si – parce que – il dérange: 689 morts officiellement dénombrés au lieu des 64 000 inlassablement répétés; des charniers inventés de toutes pièces; la réapparition de mythes sanguinaires ancestraux; une révolution unanimiste mais très limitée; une classe ouvrière se faisant instrument de terreur, etc... Michel Castex nous annonce une analyse des événements et du rôle qu'y jouèrent les médias. Heureuse initiative, mais se limiter à proposer «une commission d'enquête internationale à Timisoara», est-ce bien sérieux quand on a été, parmi des centaines d'autres journalistes, chef du bureau de l'AAPP à Bucarest à partir du 24 décembre? Pas une once d'autocritique quant au délire des agences et télévisions occidentales lors de la chute des Ceausescu. Une seule explication: les fausses informations venaient de Budapest et de Belgrade, donc tout était une manipulation de Gorbatchev (aussi bête que ça, sans exagération!). L'absence de correspondants sur place, la méconnaissance totale du pays, la compétition grotesque placée sur le seul terrain du quantitatif (comme au poker: qui annonce le plus gros chiffre?), la rage de fabriquer une révolution enfin sanglante, la charité à tout prix, l'abandon de toute retenue morale qui permet d'exhiber *ad nauseam* des cadavres en décomposition, de cela il n'est pas question. Les mêmes causes produisant les mêmes effets, ces tares de l'information devraient pourtant nous valoir prochainement de nouvelles hystéries exotiques.

Conçu à la va-vite, publié trop tôt, écrit dans un style vulgaire et franchouillard (comment fait-il pour écorcher un nom propre sur trois?): un livre à oublier tout de suite.

Franchouillards aussi, les faux textes intimes de l'épouse du Génie des Carpates, dont on a un peu parlé ce printemps, puisé sa couverture, imitant celle de La Pléiade, fut interdite. Racoleur et facile, une seule phrase mérite le détour, on vous épargne l'achat du livre: «*J'apprends avec horreur qu'en France le kilo de merlan équivalait à six mois du salaire moyen d'un instituteur roumain*» (C. S.)

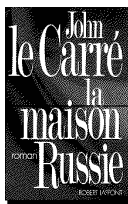


Tom Sharpe
Mélée ouverte au Zoulouland
10/18, janvier 1990, 309 p., Frs 11.80

Outrage public à la pudeur
10/18, janvier 1990, 353 p., Frs 11.80

Le régime instauré en Afrique du Sud, par des Boers plutôt bornés, a eu au moins une conséquence heureuse: celle de faire surgir une pléiade de romanciers brillants, indignés par l'apartheid et qui le clament avec force. Tom Sharpe, lui, est anglais, mais il a vécu dix ans en Afrique du Sud d'où il a été expulsé pour avoir écrit et fait représenter une pièce de théâtre anti-apartheid. Avec les deux livres cités ci-dessus, il nous entraîne dans un monde peuplé d'individus irresponsables, nés ou dangereux obsédés sexuels, paranoïaques. Difficile de résumer leurs aventures échevelées.

Pourvu d'une imagination débordante, Tom Sharpe nous lance avec beaucoup de verve. Et il contribue allégrement à la lutte contre l'apartheid en déversant sur lui son humour impitoyable. (J. R.)



John Le Carré
La Maison Russie
Robert Laffont, novembre 1989, 381 p., Frs 32.90

La pire chose que je pourrais faire, c'est de vous raconter *La maison Russie*, le dernier Le Carré – que j'aie lu, du moins. Vous dire qu'il s'agit d'espionnage au temps de la perestroïka. D'amour entre les peuples. De micros cachés, d'obsessions sourdes. De la vie quotidienne du côté de chez Gorbic, racontée avec tellement de réalisme qu'on croirait lire le reportage d'un envoyé dynamique (mais néanmoins spécial) du journal des jeunes cadres de par chez nous. Humour en plus...

Parce qu'un roman d'espionnage comme celui-ci, ça se lit. Sans hésiter, et d'une traite. Pensez: Humfrey Bogart tombe amoureux de la belle Natacha...

Si jeune... et déjà un classique! (J.-P. T.)



Toqué, le Chef

PIZZA

D'AUBERGINE

2 — L'A DISTINCTION

Allez à l'auberge. Demandez à voir l'aubergine. Si elle est belle, lavez-la et découpez-la en tranches de deux centimètres d'épaisseur environ.

Déposez ces tranches délicatement sur un peu de lingerie (propre ou blanche) et salez abondamment. C'est pour permettre aux aubergines de rendre gorge.

Deux heures plus tard. Comme le temps passe...

Essayez les tranches d'aubergine et mettez-les à cuire au four (200 degrés), huilées (d'olive), poivrées et dans une feuille d'alu. En papillote, quoi. Laissez mijoter environ une demi-heure. Jusqu'à ce que l'aubergine soit cuite...

Etalez ces tranches harmonieusement sur un plat à gratin. Posez une feuille de basilic sur chaque tranche, mais sans vous tromper: Houphouët, à qui j'avais passé la

recette, s'est planté dans l'orthographe et a été obligé d'inventer le pape à souper!

Disposez une tranche de mozzarella sur chaque morceau d'aubergine, saupoudrez d'un peu de paprika et gratinez à four très chaud.

C'est prêt quand ça ressemble à une pizza.

Le Maître-coq

Encore une sale guerre

De notre correspondant à Paris

Les Zétazuniens ont la digestion politique lente. Ce n'est que cet été que le président Bouche s'est enfin décidé à commencer l'ébauche d'une prise de contact avec le gouvernement (pas très sympathique, on est d'accord) de la RP du Vietnam. Pas question jusqu'ici d'adresser la parole à quiconque venant de Hanoi; seule la crainte du pire (Pol Pot, c'est pas de la petite bière, du point de vue crimes contre l'humanité) a fini par agir.

Une seule cause à cette attitude, les communistes vietnamiens ont eu l'immense tort de battre l'armée zétazunienne, qui pourtant avait mis le paquet.

Qui se souvient de cet hélicoptère, posé sur le toit de l'ambassade US de Saïgon et de la foule qui le prenait d'assaut ? Qui se rappelle de ce drôle de frisson gauchiste qui nous a fait penser alors qu'on avait gagné ? Quisouvenant qu'à la chute de Phnom-Penh, c'était la même excitation ?

Le soulagement de ceux qui se sont trompés vient parfois dans la compagnie. Il a toujours semblé évident que Kennedy, puis Johnson, puis Nixon, avaient tort d'aller s'empêtrer au Vietnam. Neil Sheehan nous montre comment ils ont eu tort.

En choisissant de faire la biographie de John Paul Vann, il a manifestement fait le meilleur choix possible. Vann commence son séjour au Vietnam comme instructeur des troupes de Saïgon. Dès le premier combat contre le vietcong, il comprend presque tout : l'armée du Sud-Vietnam est corrompue et inefficace. Le gouvernement est privé de soutien populaire. Il devient dès lors l'un des plus féroces critiques de la politique de l'administration Johnson puis Nixon. Utilisant tous les moyens, rapports refilés à des journalistes triés sur le volet, menaces envers ses supérieurs etc, il tente d'inverser le cours des choses, parce que malgré tout il est un fou de guerre et que son seul désir est de gagner celle-ci.

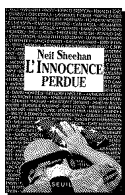
Sheehan fait le récit de son activité en ne manquant aucun des erreurs des zétazuniens, sociales, politiques, techniques ou militaires. Utilisation de la minorité catholique pour gouverner dans un pays majoritairement bouddhiste

(tiens, celle-là, les Français l'avaient déjà faite), distribution d'armes à la population de campagnes largement acquies à la résistance, transferts de population dans des «villages stratégiques», obligeant les villageois à abandonner les tombes de leurs ancêtres (mais ce sont des bouddhistes, n'est-ce pas, comment comprendre ce culte des morts, chez nous, dans le Middle-West, c'est pas comme ça), surpeuplant les villages amis et les faisant passer dès lors dans l'autre camp; rotation continue des troupes US, empêchant ainsi la constitution d'une base combattante formée au combat de guerre; confiance en soi absolue des galonnés, et donc falsification des rapports à l'Etat-Major («Il y a trop de rouge sur cette carte...») et ainsi de suite. Au bout du compte la défaite américaine ne surprend plus, on finit presque par se demander comment ils ont tenu si longtemps.

En écrivant la vie de John Paul Vann, Sheehan a tapé on ne peut plus juste, parce que son Vann finit par être bouffé par le système qu'il décrit tant qu'il reste à des postes de commandement inférieur. Une fois nommé commandant de zone, à titre civil, il utilise à son tour les B52, les défoliants et tout le sinistre arsenal d'une superpuissance, dont il a pourtant clamé l'inefficacité. L'autre chance (façon de parler), c'est que Vann était un débauché, couchant à gauche et à droite, si possible avec des pré-adolescentes, abandonnant à l'occasion un bâtard eurasien.

Techniquement parfait, plutôt répugnant dans ses mœurs, tellement fasciné par la force brute, qu'il en oublie qu'elle ne réussit pas partout et toujours, Vann semble l'incarnation du fantasme de puissance zétazunien, récemment remis en selle par un ex-acteur, gouverneur parafasciste de Californie à l'époque de Woodstock et, hélas, président sénile des Etats-Unis de 1980 à 1988.

J.-C. B.



Neil Sheehan
L'Innocence perdue
Seuil, 1990, 659 p., Frs 43,90

L'amour et ses codes

Stef-de-Monac se cherche un nouveau sigisbée et sa princesse de sœur se démène pour faire avaliser par Rome son mariage civil, afin que les lardons qui en sont issus cessent d'être des bâtards au regard du droit canon... La saga des Grimaldi vous indiffère ? Vous avez tort : cet exemple inepte fournit à lui seul un épitome d'histoire du droit et des mœurs.

Jusqu'où l'économie des sentiments, de la sexualité ou de la procréation peut-elle être laissée à l'autonomie (relative) des individus et jusqu'à quel point l'Etat doit-il se montrer normatif en ces matières ? En quoi votre façon de vous éprendre, vous déprendre, vous reproduire relève-t-elle du politique ? La pertinence des ces questions s'impose dès lors qu'on aborde le problème dans une perspective historique.

«A partir du XVIII^e» note l'auteur d'une étude récente (1), chaque épisode marquant de l'histoire de la France s'est accompagné d'une remise en cause de la législation familiale. Sous l'Ancien Régime, les mariages malheureux forment la trame de maintes œuvres romanesques ou théâtrales et alimentent tout un débat d'idées. La main-mise de l'Eglise, les ravages provoqués par l'omnipotence parentale ou maritale sont dénoncés. Conséquence de ces polémiques que rythme l'évolution de la «société civile», la jurisprudence admet la validité d'un nombre croissant de demandes en séparations de corps.

A l'aube de la Révolution, divorciaires et anti-divorciaires s'affrontent à coups de controverses théologico-historiques souvent spécieuses. Chaque camp élabore une stratégie de la persuasion. On peut dégager trois options : 1) la religieuse pour laquelle le mariage (seul moyen de brider les passions d'une humanité irrémédiablement déchue) doit demeurer indissoluble ; 2) la «naturaliste» aux yeux de qui le mariage contrevient aux lois d'une Nature bonne par définition ; 3) l'option réformatrice enfin, qui souhaite alléger les contraintes matrimoniales en admettant le «droit à l'erreur», c'est-à-dire la possibilité de divorcer. Les tenants de cette dernière option envisagent le mariage comme un «contrat à temps», une convention, — par conséquent dissoluble. Les options 1 et 3, majoritaires, opposent une philosophie du péché à une utopie humanitariste fondée sur l'amour, l'égalité et la liberté des conjoints. Chacun prétend être la plus favorable à la nuptialité et affiche un souci populationniste marqué. Mais personne encore ne s'avise que ce débat en porte un autre en germe : qui du spirituel ou du temporel doit l'emporter en dernière instance ? et que c'est sur cette querelle qu'allait s'amorcer le conflit capital qui devait dresser l'Unité contre l'autre l'Eglise et la République.

Qui dit le droit ?

Dans les cahiers de doléances le thème n'affleure guère, sinon dans ceux du clergé sous le mode du «si on instaurait le divorce...». — preuve néanmoins que le thème était dans l'air. Dans les Etats Généraux autoproclamés Assemblée Constituante, une majorité de

clergons manifestait des tendances réformatrices : le compromis semblait possible, mais assez vite il apparut, avec l'affirmation de la liberté religieuse, le projet de Constitution civile du clergé et, surtout, l'abolition des vœux perpétuels et la création d'un état civil laïque, que le conflit de compétence et de légitimité entre l'Eglise et l'Etat devenait insupportable. D'autant qu'excitant de



la Déclaration des droits de 89 comme de la Constitution sanctionnée par le Roi le 13 septembre 1791, l'anticipant ainsi sur une législation matrimoniale qui tardait à venir) nombre de Français avaient pris les devants en passant contrat par-devant notaire soit pour se marier (dans le cas des défringués) soit pour divorcer, tandis que des évêques s'obstinaient à ne pas accorder les dispenses nécessaires (dont l'octroi dépendait d'eux aux termes de la nouvelle législation) et que des curés refusèrent de bénir unions de concubins ou mariages mixtes. Les principes de 89 étaient ouvertement bafoués ! Il urgerait donc de légiférer pour combler un vide juridique insupportable et entériner les situations acquises. La loi de septembre 1792 y parvint : simple et claire, elle réduisit le mariage à une convention purement civile qui peut se rompre par divorce. Elle prévoit le divorce par consentement mutuel ou sur simple allégation d'incompatibilité d'humeur de la part d'un des conjoints ainsi qu'en vertu de motifs déterminés (adultère, sévices, démenace, à quoi l'on ajoutera l'émigration, clause échappatoire qui engendrera des «pseudo-divorces» permettant à des familles suspectes de soustraire leur patrimoine à la confiscation). Outre une série de dispositions concernant le sort des enfants, une procédure, assortie de délais d'attente, est mise en place, au terme de laquelle, si toute conciliation entre époux a échoué, le représentant de l'autorité publique est tenu de prononcer le divorce : l'Etat s'interdit donc de s'immiscer dans les ménages et n'a pas à juger de la légitimité des causes provoquant chez un ou les deux conjoints le désir de rupture. L'option 3 semblait l'avoir emporté. Et en proclamant : «Le contrat de mariage est purement civil; c'est un contrat de société par lequel deux personnes mettent en commun leurs biens, leurs plaisirs et leurs peines», la Révolution, d'une certaine manière, inventait le couple.

Sous la Convention, les critiques fusèrent à l'encontre de la loi de 1792 jugée encore trop timorée et défavorable aux femmes quant aux effets du divorce. Un raccourcissement des délais et un allègement des procédures furent réclamés. Un nouveau projet ne retenait que le consentement mutuel ou l'incompatibilité d'humeur et amenuisant les délais requis à un mois (!) fut même élaboré avant d'être retiré au profit d'une refonte globale du Code Civil. Aussi fallut-il y suppléer par des amendements techniques (tel le décret du 4 floréal An II) qui introduisirent les améliorations demandées, ainsi que la reconnaissance

si que pour les enfants réputés «illégitimes» de droits égaux à ceux des autres (à l'exception des enfants adultérins ou incestueux : ici le souci de ne pas ébranler les structures familiales traditionnelles prévalut). La reconnaissance d'enfants «naturels» fut presque considérée comme présument d'une «volonté d'union» : la polygamie était aux portes (2)

Après Thermidor, les choses suivent un cours plus sinueux. On sent la nécessité de défendre l'ordre social en soumettant la vie privée à un carcan législatif contraignant, on vitupère des «lois abominables» (3), on souhaite restaurer l'autorité du père sur les enfants et du mari sur la femme, — mais modérés et républicains s'accordent pour estimer qu'on ne peut revenir au *status quo ante* sans risquer d'être emporté par la déferlante royaliste : une remise en cause totale de la laïcité délégitimerait la Révolution. On cherche donc un moyen terme. Le divorce subsistera, mais sera rendu difficile. Bientôt, le Code Napoléon va fixer les principes régissant dans ce domaine la société révolutionnaire stabilisée.

Deux, puis trois pas en arrière...

On en revient presque à l'indissolubilité, mais le refus de s'aligner sur des positions extrêmes, le souci de la paix religieuse joints aux préoccupations d'un Napoléon obsédé par son problème personnel (comment divorcer d'une femme adultère sans s'exposer au ridicule ni au scandale ?) amènent à conserver le divorce pour motifs déterminés ainsi que par consentement mutuel (compliqué de restrictions liées à l'âge des époux ou à la durée de leur mariage et assorti notamment d'une interdiction de remariage pendant 3 ans), lorsqu'il est avéré, au terme d'une procédure tortueuse, que la vie commune est devenue «insupportable» (4).

Exit Napoléon. Reentrée d'un long exil, la noblesse n'est plus libertine; elle veut assoier une société d'ordre sur l'union du trône et de l'autel. D'abord prudente (d'autant qu'elle garantit la liberté religieuse), la Restauration au moment de la Chambre introuvable abolit le divorce et suspend toutes actions en cours. Au mépris du principe de non-rétroactivité, elle s'efforce de modifier les conséquences des divorces prononcés en conformité avec la loi antérieure. Leur zèle anti-divorciaire enferme même ses législateurs dans une contradiction plaisante : l'état civil est demeuré laïque, la législation reste affaire d'Etat tout en

s'inspirant de la doctrine catholique; or, en imposant l'indissolubilité du mariage, on aboutit à ce que les annulations prononcées par l'Eglise n'ont plus aucune valeur légale... Mais aucune loi ne viendra lever ces anomalies : la vague blanche étant passée, on enterra le sujet et le divorce ne réapparaîtra qu'avec la loi Naquet sur le divorce qui en 1884 reprend le Code Napoléon prudemment amputé de la clause du consentement mutuel...

Le bilan des années post-révolutionnaires en matière de mœurs ? Un sévère coup de frein porté à l'émancipation sociale en général et celle des femmes en particulier. Si l'on se rappelle que le Code Napoléon influença notamment notre Code Civil, les lignes qui précèdent évoquent des échos familiaux (5). Depuis, certes, notre législation a été partiellement battue en brèche. Les enfants dits naturels se sont vu reconnaître des droits égaux à ceux des enfants légitimes. Et dans les cantons les moins enclavés idéologiquement, le critère de «vie commune insupportable» permet des accommodations. Enfin, on a conçu des procédures simplifiées. N'empêche : le divorce reste un procès, et comme tous les procès il vous oblige à recourir aux robes et sert avant tout à engraisser la basoche.

Alors, est-il infondé d'espérer l'introduction pour bientôt des notions d'incompatibilité d'humeur et de consentement mutuel et qu'au seuil du 3^e millénaire nous rattraperons la loi du 20 septembre 1792 et les décrets du 4 floréal An II (lisez le 13 avril 1794) ?

J.-J. M.



Francis Ronsin
Le contrat sentimental
Debat sur le mariage, l'amour, le divorce, de l'Ancien Régime à la Révolution
Aubier, 1990, 299 p., Frs 41,80

- 1) Déplorons en passant l'absence d'index et le trop grand nombre de «bavures» (typographiques ou de syntaxe) : les délais éditoriaux actuels conduiraient-ils à des livres bâclés ?
- 2) Quant aux enfants non reconnus, on envisage de les baptiser *orphelins* et de les faire adopter par des célibataires ou de charger ceux-ci de taxes destinées à l'entretien desdits.
- 3) L'auteur se livre à une étude chiffrée des sources disponibles d'où il ressort que, contrairement aux propos des alarmistes, la légalisation du divorce n'a pas abouti à un raz-de-marée. Hormis les 3 premières années, lorsqu'il s'agissait de régulariser des situations antérieures, le nombre des divorces n'excède guère celui des séparations de corps de l'Ancien Régime. Le divorce restait avant tout un phénomène urbain qui affecte principalement les classes moyennes. Quant aux motifs allégués pour obtenir la prononciation d'un divorce, ils varient et sont fréquemment choisis en fonction des facilités changeantes offertes par la législation.
- 4) Ce qui n'empêchera pas — fait du Prince — que Napoléon répudiera Joséphine et se remariera immédiatement après par le moyen d'une procédure totalement exorbitante du droit commun.
- 5) Pour l'anecdote : voilà quelques mois, Strasbourg donna raison à un plaignant suisse frappé d'une interdiction de remariage pendant 3 ans !

(Annonce)

Expositions

Philippe VISSON
Totem
du 12 octobre au 10 novembre

Massimo FURLAN
Peintures
Vernissage vendredi 16 novembre, 18h00 jusqu'au 29 décembre

Galerie Basta
Petit-Rocher 4, Lausanne
Du mardi au samedi de 14h00 à 18h00

Dieu est-il une constante cosmologique ?

Il y a deux façons de répercuter en philosophie de bistrot le débat qui sévit en sciences autour du déterminisme (conséquence de la «récente» théorie du chaos). Premièrement en organisant une table ronde avec de prestigieux penseurs du moment : c'est maintenant chose faite avec *La querelle du déterminisme* (1). S'y répandent entre autres Henri Atlan, Edgar Morin (respectivement et réciproquement philosophe et sociologue), David Ruelle (un des pères illégitimes de la théorie du chaos), René Thom (la catastrophe de sévices). Deuxièmement en testant l'hypothèse déterministe sur une grandeur observable et son comportement, c'est ce qu'a fait John Hirsch en considérant l'homme à travers sa (non-) évolution au milieu de ses grands frères.

Le public francophone ne connaissait J.W. Hirsch que par son article très polémique du *Scientific American* sur les nouvelles sciences (chaos, objets fractals) traduit comme de coutume dans *Pour la Science* (2). Après avoir publié cinq titres dont trois de vulgarisation scientifique, le premier essai de Hirsch est traduit à peine six mois après sa parution. Cette célérité est proportionnelle aux remous que le livre suscita outre-Atlantique. Afin de replacer les choses dans leur contexte, il peut être salutaire de rappeler quelques grands moments de la science du XIX^e à nos jours.

De la pomme de Newton...

Au siècle passé, la logique est aristotélicienne, la chimie la voisienne (conservation de la matière dans une réaction chimique, rien ne se crée rien ne se perd), la biologie évolutionniste est darwinienne, la physique est déterministe, tout comme le dit Laplace : «*Nous devons envisager l'état présent de l'univers comme l'effet de son état antérieur et comme la cause de l'état qui va suivre*». Cette physique repose sur la théorie dite des *systèmes dynamiques*, qui en fournit les outils mathématiques. Tout ceci amènera une conception mécaniste de l'homme, n'oublions pas que pour le matérialisme dialectique à défaut d'être le grand soir, c'est déjà le grand jour. Ainsi se met en place un consensus, rassurant les imbéciles et les bienheureux. C'est l'heure de gloire des certitudes. Durant le premier tiers du XX^e siècle, l'édifice se lézarde avant de s'écrouler, il en restera la notion de modèle. La radioactivité montrera que la matière ne se conserve pas. Par contre ce qui semble se conserver, c'est l'énergie : selon Einstein il y a même un équivalent matière-énergie ($E=mc^2$). Ce dernier proposera un modèle cosmologique pour notre univers, la théorie de la relativité, où a disparu la notion de force chère à Newton. L'espace n'est plus euclidien et le temps n'est plus absolu, ces deux concepts ne sont plus dissociables, on introduit donc la notion d'espace-temps qui est une structure géométrique courbe. Ce modèle inclut l'explication (au sens cognitif) de phénomènes observés, tels que la déviation des rayons lumineux par une masse, que la mécanique classique n'incluait pas, et s'accorde

fort bien de la découverte des trous noirs (ou d'autres singularités).

Simultanément, la physique quantique offre une approche entièrement nouvelle de l'infiniment petit : en effet, le principe d'incertitude de Heisenberg affirme que l'on ne peut connaître à la fois la position et la vitesse d'une particule, or la connaissance de ces deux grandeurs est indispensable pour décrire l'évolution déterministe d'un système physique au travers de la théorie des systèmes dynamiques. On ne décrira plus froidement le futur d'un système à partir de la connaissance de son état présent, mais on parlera de la probabilité de trouver le système dans un état donné. La physique de la matière n'est plus déterministe, mais probabiliste, stochastique, aléatoire.

Devant la prodigieuse précision des constantes de l'univers (charge et masse de l'électron, vitesse de la lumière, constante de la gravitation et constante cosmique, etc...), le hasard apparaît à bien des physiciens comme une hypothèse hautement improbable. Comme le dit Hubert Reeves : «*La liste est vraiment longue de ces coïncidences miraculeuses nécessaires pour que notre univers terrestre apparaisse*».

...à l'attracteur de Lorenz

A condition de ne pas trop lever la tête vers l'infiniment grand ou de ne pas trop la baisser vers l'infiniment petit, la mécanique newtonienne reste un excellent modèle, bien que certains problèmes lui résistent, comme la turbulence. En observant la formation des tourbillons derrière une pierre émergeant d'un cours d'eau, vous vous rendez compte que le phénomène n'est ni régulier ni périodique, mais que l'arrangement des tourbillons semble se faire au hasard, sans aucun ordre. Le système n'as pas de mémoire, son observation détaillée durant des heures ne vous permettra pas de prédire pour la minute suivante le nombre de tourbillons ni leur mouvement. L'accès aux moyens informatiques a permis de simuler numériquement ces systèmes. Le chaos apparut pour la première fois en 1963 lorsque E. Lorenz, météorologue de son état, simula un modèle simplifié à trois variables pour l'écoulement de l'air entre couches chaudes et froides de l'atmosphère. Comme ce système comporte à la fois les caractéristiques du chaos (complexité dans la dynamique) et des fractals (complexité dans la structure) on le surnomme la drosophile des systèmes dynamiques. Brevement quelles sont ces caractéristiques :

- *La sensibilité aux conditions initiales.* En modifiant de façon infinitésimale (i.e. non significative) l'état de départ du système, on assiste après un temps relativement court à un comportement totalement différent. On parle aussi d'effet papillon, comme si le battement d'ailes d'un papillon à Shanghai pouvait provoquer un cyclone aux Caraïbes.
- *L'existence d'un attracteur étrange,* c'est à dire que toutes les solutions du système terminent leur évolution sur un en-

semble (l'attracteur) qui est un objet fractal. C'est une structure géométrique discontinue dont tous les agrandissements donnent la même image ou presque.

C'est la théorie des fractals qui a permis à Benoît Mandelbrot de donner l'équation de la montagne : ne vous en faites pas pour lui, déjà avant cela il se prenait pour Dieu.

Depuis on a mis en évidence de nombreux modèles physiques, biologiques (par exemple l'évolution de certaines populations d'insectes) et économiques (modèles de croissances à plusieurs secteurs) dont le comportement est chaotique. Ainsi cette théorie a rapproché des sciences que les philistins s'ingéniaient à cloisonner, donnant raison au regrette Evariste Gallois (3) qui affirmait dans son testament au sujet des problèmes : «*Les classer suivant leurs difficultés et non suivant leurs formes : telle est, suivant moi, la mission des géomètres futurs*». La morale de ceci est qu'un système déterministe avec un nombre de variables même petit peut donner lieu à une évolution tellement complexe et sensible aux perturbations que toute prédiction autre que statistique est impossible. C'est à dire que le futur d'un tel système existe et est entièrement déterminé, mais nul ne peut le connaître précisément. Ce qui veut dire que tout comme pour la mécanique quantique, c'est le calcul des probabilités qui permettra de faire des prévisions.

Revenons à nos grands singes

Après avoir désigné comme globalité les antagonismes Nord-Sud, et en les comparant avec les schémas réticulaires de la métropolisation, J.W. Hirsch tend à montrer que comme un objet fractal, le monde des hommes contient dans le détail le reflet de sa structure globale.

La non-évolution biologique (au sens morphogénétique) de l'homme peut aussi être vue (ou déduite) comme un invariant temporel. Même sur le plan de l'intellect, l'auteur, paraphrasant Hubert Reeves, affirme que les capacités intellectuelles de l'homme n'ont pas changé depuis l'ère des cavernes : l'invention du feu amena la guerre du feu tout comme l'invention de l'atome a débouché sur la guerre atomique.

Selon Hirsch, l'homme construit un consensus qui va au-delà des idéologies dominantes, il croit évoluer. Mais, comme soumis à une dynamique chaotique, il revient de façon récurrente et aperiodique à son point de départ. Parmi les nombreux exemples donnés par Hirsch, citons en un : aujourd'hui les mêmes biologistes qui ricanent des travaux de Pasteur sur le rejet de l'hypothèse des générations spontanées, s'acharnent à reconstituer *in vitro* les conditions d'apparition de la vie. Méprisant la vision du monde de ses ancêtres et la vie animale (Hirsch n'est pas bardot dans l'âne), l'homme croit changer de statut en édictant des codes de conduites qui répriment ses pulsions comprises, le sexe en particulier. Alors que si tel était le cas, il ne se reproduirait pas comme un lapin dans un monde inacceptable. Tout comme pour nos grands frères, notre liberté s'arrête où commence celle de l'espèce.

Même si dans la tribu certains se distinguent par leur sensibilité au sujet plutôt qu'à l'objet, par leur distance à la paranoïa guerrière, il serait tentant mais faux selon Hirsch de conclure à l'apparition de l'homme *novus*, ni sur les cendres de nos civilisations, ni ailleurs. Car ce qui est remis en cause ici c'est la liberté et c'est bien de la liberté de l'homme que traite cet ouvrage.

En philosophie tout comme il l'a fait en sciences, le déterminisme opère un retour élégant. Les phénomènes les plus complexes dans leur processus (dynamique) ou dans leur structure (géométrique) sont traités avec succès par la théorie du chaos et des fractals. La vision du monde qui en découle est multiple et, comme vous l'aurez certainement compris, ce livre en fait partie.



John W. Hirsch
La Tribu Des Grands Singes
Odile Jacob, 1990, 264 p., Frs 46.-

- (1) *La querelle du déterminisme*, Gallimard, Le Débat, 1990.
- (2) J.W. Hirsch, «Nouvelles sciences et hypothèse du continu», in *Pour la Science*, n° 978, mai 1990.
- (3) Evariste Gallois (1811-1832) démocrate, visionnaire et mathématicien de génie dont les travaux mirent presque un siècle pour être compris, mort en duel pour une copine.

Références :

René Lenoir
«Une science pour les hommes de ce temps», in *Le Monde Diplomatique*, mars 90

Eléments d'histoire des sciences, sous la direction de Michel Serres, Bordas, 1989

Au pays des blouses blanches

De notre correspondant à Paris

Que font ces savants qui, dit-on, construisent notre avenir ? Deux réponses à cette question, peut-être pas torturante, d'ailleurs.

La première vient d'un praticien, Jean Jacques, chimiste et directeur de recherche au CNRS. Sa *science des objets trouvés* est agréablement décapante. En fait, un tas de découvertes tiennent du hasard. Le coup de bol qui fait qu'une préparation oubliée, une culture bactérienne déviante, un reste de pourriture au fond d'une éprouvette peuvent une avance décisive à côté de ce que l'on cherchait. L'exemple le plus fameux est évidemment celui d'Alexandre Fleming qui, sur le point de jeter des cultures bouffées par des moisissures, se rend compte qu'elles ont fait disparaître les cochenilles qui les entouraient (1). Nous voilà donc invités à un parcours au milieu des découvertes, ou plutôt des trouvailles scientifiques. C'est tout à fait drôle, bien écrit, érudit sans jamais être pédant (2) et ça ramène les scientifiques parmi nous : ils se trompent, ils hésitent, ils tombent sur un truc, ils se disent «Tiens, ça pourrait être intéressant», ils essayent, se trompent encore...

La seconde est celle d'autres praticiens, anthropologues ceux-ci. Latour et Woolgar ont fait une étude de terrain dans un labo plutôt huppé (3). Ils ne cherchent pas du tout à se mettre au niveau des scientifiques qu'ils observent, mais plutôt à les considérer d'un peu loin, en utilisant les techniques propres à l'anthropologie. Le labo devient ainsi un objet de recherche aussi «normal» que les Indiens guayakis. Evidemment, entre ces deux approches, interne et externe, il est difficile de trouver des convergences. Pour les anthropologues, le laboratoire fonctionne comme une organisation qui produit des faits scientifiques. Pour J. Jacques, c'est l'endroit où on fait des découvertes.

Le scientifique est ainsi soit Colomb découvrant l'Amérique (4) soit l'ingénieur dirigeant la construction d'un avion ou d'une voiture. D'un côté, les «faits» scientifiques sont des entités cachées, mais bien existantes, qui n'attendent que l'arrivée d'un petit malin pour être dévoilées, révélées. De l'autre, le scientifique crée son objet et sans son intervention directe, sans mise en forme, dans un discours particulier, dans des institutions particulières, le fait scientifique n'existe tout simplement pas. Ainsi, pour Latour et Woolgar, l'électron n'existerait que depuis le moment où J.J. Thompson l'a pensé, imaginé,

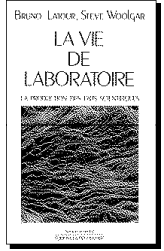
décrit. Pour J. Jacques, par contre, la particule attendait, toujours présente depuis la nuit des temps, que l'on veuille bien la découvrir.

Et nous voilà revenus à une bonne vieille querelle médiévale. Des nominalistes Latour et Woolgar ou du réaliste J. Jacques, ne me demandez pas qui a raison. Et malgré deux lectures passionnantes, je ne sais pas tellement mieux ce que font les scientifiques.

J. C. B.



Jean Jacques
L'imprévu ou la science des objets trouvés
Odile Jacob, 1990, 215 p., Frs 36.40



Bruno Latour, Steve Woolgar
La vie de laboratoire
La production des faits scientifiques.
La Découverte, 1988.
295 p., Frs 41.40

- (1) Le comte Ladislas Hégésippe Pacôme de Champagnac n'aurait pas fait mieux. A noter qu'on oublie systématiquement Chain et Florey, coauteurs de la découverte de la pénicilline : un Fleming, isolé dans son labo, ça va, mais avec des collaborateurs, bof...
- (2) Plutôt difficile, n'est-ce pas...
- (3) Au Salk Institute de San Diego, chez Guillemin, Prix Nobel 1980.
- (4) Ou un distingué chercheur de champignons...

(Publicité)

Osez l'autre cinéma!

Programmation de qualité et projection soignée

Pas d'entracte pendant les films (sauf enfants)

Uniquement des versions originales (sauf enfants)

Prix spéciaux :
Enfants : 7 frs
AVS : 7 frs
Etudiants : 9 frs
à 18h00 : 8 frs

CINEMA CITY CLUB
36, AV. DE LAVAUX
PULLY ☎ 071/28 69 69



(Publicité)



Offre exceptionnelle

Pas terrible, terrible, feuilletton littéraire collectif à contraintes, paru en 12 tranches d'octobre 1987 à septembre 1989 dans *La Distinction*.

Un volume de 50 pages, composé en caractère Garamond corps 11, 17 x 14,5 cm, avec préluce, douze chapitres, épilogue, résumés en français et en anglais. La table des matières, scellée, révèle les contraintes et les auteurs.

Prix de souscription : Frs 5.- (au lieu de Frs 7.-)
CCP de l'Institut (10 - 220 94 - 5), mention «Pas terrible»